

Jacques Jouet

Trois fois trois phrases

Théâtre



P.O.L

Jacques Jouet

Trois fois trois phrases

Trois actes. Publié dans *Morceaux de théâtre, Théâtre II, Limon, 1997.*

À l'origine, il y a un conte du KénéDougou (Burkina Faso) recueilli en 1990 de la bouche de Mamadou Traoré par Bourou Amadou.

Personnages : L'homme
La femme
Le fils
L'homme aux phrases et au tabac
La femme aux deux maris, *l'un beau et l'autre laid*

Acte I.

Une chambre pauvre. Une femme est couchée. Elle dort. Un autre corps endormi est couché sur le même lit. Les deux corps ne se touchent pas. À quelque distance du lit, un homme se tient debout, un couteau à la main.

L'homme. — Cet homme, là, couché avec la mienne, je crois que je vais tuer cet homme.

J'ai mes raisons.

Je vais dire mes raisons, et quand mes raisons je les aurai dites je tuerai cet homme-là couché près de la mienne, là.

Cette femme, voilà treize années qu'elle me manque.

Treize années passées à penser à deux petites années de lune de miel, quand nous étions heureux, additionnant nos pauvretés.

Quand naquit notre enfant, je me suis décidé à partir pour revenir riche.

Je suis parti devant mes yeux, vers ce point de l'horizon qui est aujourd'hui derrière mes yeux, puisque je reviens, riche.

Je suis allé en France, en Allemagne, je suis allé à Koweït. J'ai travaillé. Je n'ai pas eu peur pour mes mains. J'en ai vu de toutes les couleurs.

Je suis resté parti dix ans et j'en ai rapporté dix francs.

Sur le chemin de revenir chez moi, un bandit m'a volé ces dix francs, et je suis reparti trois ans : Belgique, Abu Dhabi, Abadan.

Et j'ai rapporté trois francs.

Et sur le chemin de revenir chez moi, j'ai rencontré un homme qui m'a demandé du tabac.

Et je lui dis que je n'avais que trois francs. Et je lui racontai mon histoire.

Et il me dit qu'il m'échangeait chacun de mes francs contre une de ses phrases.

Je lui demandai combien il avait de phrases en tout, par devers lui.

Trois, me dit-il, mais que la supériorité des phrases sur les francs tenait au fait que les phrases pouvaient appartenir à plusieurs en même temps.
Qu'est-ce que j'avais à perdre ? Je pris le risque.
Et muni de mes trois phrases, je repris le chemin devant mes yeux.
Alors, j'ai rencontré une caravane de mille têtes de bétail, et trois cents ânes en plus qui transportaient des tissus, du sel et de la cola.
Et je fis route avec la caravane.
Et voici qu'une nuit, la caravane perdit trois cent trente trois moutons mal surveillés.
Nul ne voulait partir à leur recherche par peur des bêtes sauvages et des bandits.
Moi, je partis sur leurs traces et trouvai le voleur. Et le voleur était un génie.
Et ce génie me dit que j'étais bien courageux de vouloir m'affronter à lui, et qu'il me donnait une chance.
Si je répondais à une question difficile, j'obtiendrai la vie sauve, et même les moutons, tant il était sûr que je ne répondrais pas.
« Peux-tu me dire, dit le génie, quel est le fruit qui n'est pas un fruit, mais qui est plus féminin que la papaye ? »
Répète la question !
« Peux-tu me dire, reedit le génie, quel est le fruit qui n'est pas un fruit, mais qui est plus féminin que la papaye ? »
Répète la question !
« Peux-tu me dire, répéta le génie, quel est le fruit qui n'est pas un fruit, mais qui est plus féminin que la papaye ? »
Alors je réponds que c'est la mamaye !
Car j'ai repensé à l'une des trois phrases de l'homme au tabac qui disait : « Si l'on te pose une question, il y a toujours une réponse possible ».
Ma réponse était une bonne réponse et le génie tint sa promesse.
Je rejoignis la caravane avec mes trois cent trente trois moutons, et le chef de la caravane me dit que ces bêtes, il les avaient tenues pour perdues, qu'il était donc juste qu'elles me revinssent en propriété.
Alors, à la troisième heure après midi, la caravane est arrivée dans une ville qui me parut antipathique.
Le chef voulut s'y arrêter, disant que cette ville était connue pour ses distractions.
Mais je lui dis que non, il fallait continuer la route jusqu'à la nuit.
Car l'homme au tabac avait dit, aussi : « En voyage, ne te repose pas avant le coucher du soleil. »
Et le patron demeura dans la ville, prévoyant de nous rejoindre le lendemain, et il me confia le troupeau tout entier.
Cette nuit-là, la ville fut mise à sac par des envahisseurs. Le chef de la caravane y perdit la vie.
Le troupeau m'appartient tout entier, les ânes et leur chargement.
J'ai fait ce qu'il fallait faire. Aujourd'hui, je suis revenu, et je suis riche.
Mon troupeau est là dehors, avec plus de mille têtes. Et maintenant je vais tuer cet homme couché près de la mienne.
(Poignard dressé, un long silence. L'homme baisse le poignard.)
L'homme aux phrases avait dit, aussi, que s'il t'arrive un mauvais coup la nuit, attends le jour pour y répondre.
(Long silence.)
Je crois que je vais attendre le jour.

L'homme se couche sur le seuil de la maison. Au petit jour, le fils s'éveille et se lève. Il sort, puis revient réveiller sa mère.

Le fils. — Mère... mère... mère...

il y a un troupeau, dehors,
plus d'un millier de bêtes.
Et un homme qui dort, sur les marches.

La femme et le fils sortent. L'homme se réveille.

L'homme. — Comme tu es devenu grand !
Comme tu es restée belle !

Les trois se regardent et s'enlacent. Au bout d'un moment, comme s'ils étaient gênés, ils regardent vers le public. Le fils se détache et vient tirer le rideau.

Le fils. — Donc, nous allons être parfaitement heureux à présent.
Alors, désolé... mais le bonheur... ce n'est pas du tout, mais pas du tout théâtral.
Alors, allez vous-en, c'est fini.

Acte II.

La femme rouvre le rideau sur la chambre du début. En scène, la femme et le fils.

La femme, au public. — Voilà. J'espérais bien ne pas avoir à revenir devant vous.
Vous êtes surpris de me voir !
Vous voyez que je ne reviens pas vêtue en bourgeoise.
Je savais bien que si je revenais devant vous, c'est que le malheur bien théâtral serait de
retour avec moi.
Le mien a eu un passage à vide.
Une nuit, des bandits sont venus pour voler le troupeau.
Et le mien a dit qu'il attendrait le jour pour les en empêcher.
Et les bandits ont pillé la maison.
Et le mien a dit qu'il attendrait le jour pour les en empêcher.
Et les bandits ont mis le feu à la grande maison.
Et le mien a dit que le feu, il attendrait le jour pour l'éteindre. Et il se rendormit dans les
flammes.
Fin du troupeau,
et mort de l'homme.
Moi, je m'étais sauvée avec mon fils.
À présent, il y a de quoi manger ici pour quinze jours et pour une seule personne.
Alors, aujourd'hui, c'est à mon tour de partir.
Je vais partir et revenir riche.
Mais je ne vais pas partir devant mes yeux, comme avait fait le mien.
Peut-être n'avait-il pas choisi la meilleure direction.

Le fils. — Comment peut-on ne pas marcher devant ses yeux ? Tu ne vas pas marcher à
reculons ?

La femme. — Je vais marcher au-dessous de mes pieds.

Le fils. — Alors, tu vas marcher dans la nuit... Tout le temps dans la nuit ?

La femme, qui commence à descendre. — J'essaierai d'être aussi forte que les ombres.

Le fils. — Non, ça ne suffira pas. Il faudra que tu sois plus forte que les ombres.

La femme. — Alors, je descends,
et je reste dix jours à travailler dans le fond de la mine de diamants.
Je n'économise pas mes mains. Je n'ai pas de pitié pour mes reins.
Et au bout de ces dix jours, j'ai déjà dix francs,
seulement dix jours car depuis les dix francs de mon homme, on nous avait fait la
dévaluation.
Je remonte sur le chemin de chez moi, un bandit me vole mes dix francs.
Et je ne me décourage pas. Je redescends trois jours à la mine, et au bout des trois jours
j'ai trois francs, et je suis épuisée.
Et je reprends le chemin de chez moi.

Elle arrive sur une place.

L'homme aux phrases et au tabac. — Femme !

La femme. — Qu'est-ce que c'est ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi du tabac.

La femme. — Je ne fume pas.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi du tabac.

La femme. — Je ne chique pas.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi de quoi acheter du tabac.

La femme. — Je n'ai que trois francs.
Je suis au fond depuis dix jours, à gagner ma vie et celle de mon fils.
J'avais dix francs, qu'on m'a volés. Je suis retournée au fond trois jours.
Et je n'ai que trois francs.

L'homme aux phrases et au tabac. — Je te donne une de mes phrases contre chacun de tes francs.

La femme. — J'ai déjà entendu ça quelque part.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne.

La femme, qui donne un franc. — . Tiens.

L'homme aux phrases et au tabac. — « À la chasse, attends le jour pour tirer sur le gibier. »

La femme. — Je ne chasse pas.

L'homme aux phrases et au tabac. — Peut-être.

La femme, qui donne un autre franc. — Tiens.

L'homme aux phrases et au tabac. — « La beauté est dans le regard. »

La femme. — La beauté... ce n'est pas pour moi.

L'homme aux phrases et au tabac. — Peut-être.

La femme, *qui donne son dernier franc.* — . Tiens.

L'homme aux phrases et au tabac. — « On ne va jamais assez profond. »

La femme. — Plus profond que la mine ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Peut-être.

La femme. — Et alors ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Va, maintenant. Moi, je vais m'acheter du tabac.

Il sort.

La femme. — J'ai soif.

On ne va jamais assez profond...

Alors, si je rencontre un puits, je ne monterai pas l'eau jusqu'à moi.

Je descendrai jusqu'à elle.

Un puits. Elle descend dans le puits. Arrive devant la femme aux deux maris, l'un beau qui est à distance, l'autre laid, la tête sur les genoux de la femme.

La femme aux deux maris. — Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

La femme. — Boire, par exemple...

On ne refuse pas un peu d'eau à ses pareils qui ont soif.

La femme aux deux maris. — Qui te dit que nous sommes pareilles ?

J'ai deux maris, et je suis une fée, un génie femelle.

Et je te lance cette pomme ! Attrape !

(La femme attrape la pomme.)

Et maintenant, cette pomme, donne-la au plus beau de mes deux maris.

Si tu te trompes, tu es morte.

(La femme donne la pomme au mari contrefait. La femme aux deux maris reprend la pomme et la relance à la femme.)

Recommence ! Je t'ai dit de donner la pomme au plus beau de mes deux maris !

(La femme redonne la pomme au mari hideux. La femme aux deux maris reprend la pomme et la relance à la femme.)

Recommence ! Tu es sourde ou tu es idiote ? Tu as de la merde dans les yeux ?

Je t'ai dit de donner la pomme au plus beau de mes deux maris !

La femme persiste et redonne la pomme au mari repoussant.

La femme. — À coup sûr, le plus beau est celui que tu tiens au plus près de ta cuisse.

La femme aux deux maris, se levant, très émue, serre la femme dans ses bras.

La femme aux deux maris. — Enfin... Voilà plus de cent ans que j'attendais cette réponse,

cent ans que j'étais clouée au fond de ce puits avec mes pommes
et cet imbécile concours de beauté.
Tu peux prendre de l'eau.
Tu peux prendre tout l'argent qu'il y a sous cette eau.
Tu peux prendre tout l'or qu'il y a sous cet argent, sous cette eau.
Quant à moi, je suis libre.

La femme aux deux maris et les deux maris disparaissent.

La femme. — Moi, je vais rentrer chez moi. Je suis riche. Je me sens belle.

Je vais remonter chez moi.

J'ai envie d'embrasser le monde.

De me laisser embrasser par le monde !

(C'est la nuit, très obscure. Sur le chemin, elle chante très gaiement. Elle aperçoit un homme.)

Homme, tu es beau. Le monde est beau !

Si je suis belle,

viens me prendre !

(L'homme s'approche. Ils rient. Ils s'enlacent et s'allongent.)

Ha ha ha ! Le bonheur... le bonheur si peu théâtral...

Le théâtre s'arrête en cas de bonheur...

La femme tire le rideau. Long temps. Le jour se lève. On entend un grand cri derrière le rideau. La femme sort en trombe, déchirant le rideau. On reconnaît le fils debout dans la chambre.

Acte III.

Le fils finit de grimper au sommet d'une montagne.

Le fils. — Grand ciel !

N'est-ce pas que c'est mon tour ?

Il faut que je fasse aussi mon voyage,
ni devant mes yeux, ni sous la plante de mes pieds,
mais par là-haut !

Je cherche un homme !

L'homme aux phrases et au tabac !

L'homme aux trois phrases et au tabac, je le cherche !

Et il n'y a personne. Et c'est très bien qu'il n'y ait personne !

Il faut seulement que je grimpe et regrimpe une fois.

Et que je redescende.

Le fils redescend. Il arrive sur une place où est assis l'homme aux phrases et au tabac. Long face à face.

L'homme aux phrases et au tabac. — Je t'attendais.

Le fils. — Je te cherchais.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi du tabac.

Le fils. — Doucement !

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi du tabac. Je n'en ai plus.

Le fils. — Attends... j'ai grimpé dix heures, et je n'ai vu que les vautours.
Et je n'ai rien gagné.
Et je n'avais pas envie de devenir riche.
Je n'avais pas envie de gagner quelque chose.
Je voulais seulement faire ce qu'il faut pour te rencontrer.
Je suis redescendu, et des bandits se sont jetés sur moi.
Et furieux de ne rien pouvoir me prendre, ils m'ont assommé.
J'ai grimpé à nouveau trois heures et je n'ai rien gagné.
Je te cherchais toujours.
Il y a quelque chose que je veux savoir. Il y a quelque chose que je veux comprendre.
Cela dit, je n'ai pas de tabac.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi de quoi acheter du tabac.

Le fils. — Je n'ai rien.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi ce rien,
et en échange, je te donnerai...
oh, trois fois rien.

Le fils. — Trois fois rien, ça ne fait pas beaucoup...

L'homme aux phrases et au tabac. — Peut-être.

Le fils. — Tes phrases...
celles que tu avais données à mon père
et puis celles que tu avais données à ma mère,
ça ne leur avait pas tellement réussi, en fin de compte.
Est-ce que cela t'indiffère ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Je ne suis pas heureux de l'apprendre.
Peut-être les avaient-ils oubliées, les phrases ?
Moi, leur tabac, par exemple, je l'ai fait partir en fumée... Je n'en ai plus.

Le fils. — À moins qu'ils ne les aient suivies trop étroitement, les phrases.
Mon père en suivit une trop étroitement.
Ma mère en oublia une.

L'homme aux phrases et au tabac. — Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

Le fils. — Ils sont morts, un peu trop tôt à mon goût.
Ma mère s'est tuée. Mon père s'est laissé mourir.
Je viens t'en demander des comptes.

L'homme aux phrases et au tabac. — Tu ne m'as pas encore donné
ce rien, dont nous parlions tout à l'heure,
pour que je puisse acheter du tabac.

Le fils. — Non, je ne te l'ai pas donné.
Je n'en ai peut-être pas l'intention.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi ce rien, tu auras trois fois rien.

Long temps.

Le fils. — Je me moque complètement de devenir riche.

L'homme aux phrases et au tabac. — C'est une excellente idée.
Mais... sais-tu que pendant le temps que tu ne deviendras pas riche,
d'autres feront tout pour le devenir à ta place et sur ton dos ?

Le fils. — Je le sais, et je m'en moque, mais alors complètement !

L'homme aux phrases et au tabac. — C'est une excellente idée...

Le fils. — En tout cas pour le moment...

L'homme aux phrases et au tabac. — Hon.

Le fils. — Si je te donne ce rien,
tu vas me donner des phrases en échange ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Oui.

Un long temps.

Le fils. — Je te donne ce quelque chose que je n'ai pas.
Je te donne
rien.
Ou plutôt... pour commencer... un tiers de ce rien.

L'homme aux phrases et au tabac. — De la fumée...
Je te remercie.

Le fils. — Alors ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Je vais te donner une phrase.

Le fils. — Je t'écoute.

L'homme aux phrases et au tabac. — « Si, pour savoir, tu peux attendre en silence, tu sauras. »

Le fils. — Ah ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Hon.

Le fils. — Je suis curieux d'entendre la deuxième.

L'homme aux phrases et au tabac. — Hon.

Le fils. — Je te donne le deuxième tiers de ce quelque chose que je ne possède pas, le deuxième tiers de ce rien.

L'homme aux phrases et au tabac. — Moi, je vais te donner une deuxième phrase.

Le fils. — Je t'écoute.

L'homme aux phrases et au tabac. — « La connaissance fait son nid sous tes questions. »

Le fils. — Mais...
les deux phrases...
elle se contredisent.

L'homme aux phrases et au tabac. — Donne-moi le dernier tiers.

Le fils, *touchant la main de l'homme.* — Je te le donne.

L'homme aux phrases et au tabac. — Merci.

L'homme aux phrases et au tabac se met à fumer.

Le fils. — Eh bien ?

L'homme aux phrases et au tabac. — Quoi ?

Le fils. — La troisième phrase !

L'homme aux phrases et au tabac. — Ah oui... la troisième phrase...
celle que j'ai oubliée...
alors, je vais t'en inventer une...
Voyons...
« Une phrase...
une phrase, quelle qu'elle soit,
n'est pas là pour t'empêcher de réfléchir. »

L'homme aux phrases et au tabac éclate de rire. Il fume. Il offre une bouffée au fils qui s'est assis près de lui. Le fils éclate de rire.

FIN